

E U N H E E - K Y U N G

LES BOÎTES
DE MA FEMME

Nouvelles

*Traduit du coréen par Lee Hye-young
et Pierrick Micottis*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Titres originaux:

Anéeyu sandja (Les Boîtes de ma femme)

Binecho (Ma femme évanescence)

Teukpyolhagodo wuidehan yonine (Les Beaux Amants)

Yonemiwoua Youmi (Yeonmi et Youmi)

Djimdjagkouaneun dareune ildeul (On n'avait pas pensé à l'imprévu)

Les Boîtes de ma femme © Eun Hee-Kyung

Édition originale coréenne publiée par Moonji Publishing.

Ma femme évanescence, les Beaux Amants, Yeonmi et Youmi, On n'avait pas pensé à l'imprévu

© Eun Hee-Kyung, 1995 – Édition originale coréenne publiée
par Munhakhongne Publishing.

© Zulma, 2009, pour la traduction française.

Ce livre est publié avec le concours
de l'Institut coréen pour la traduction littéraire, Séoul.

ISBN :

978-2-84304-445-8

N° d'édition : 445

Dépôt légal : avril 2009

Diffusion : Seuil – Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

Z

C'est la dernière fois que j'entre dans le bureau de ma femme.

Côté mur, un secrétaire de style allemand. Près d'une fenêtre, un fauteuil ; pour le reste, un papier peint de couleur dans les bleu pâle. De ces choses se dégage une odeur difficile à identifier. Puis des boîtes.

Ma femme a rassemblé de nombreuses boîtes. Dans l'une d'elles se trouve une nappe qu'elle-même avait brodée en se piquant maintes fois les doigts. Son goût pour la dentelle avait duré toute une saison. Une autre boîte contient de vieilles lettres jaunies et tachées d'encre. Ces derniers temps, c'était plutôt rare qu'elle en reçoive. Dans une autre boîte j'ai découvert un jour une layette offerte par une amie quelque peu exubérante, sans doute inconsciente.

Ma femme s'est fait avorter à son troisième mois de grossesse. Après quoi elle n'a jamais pu avoir d'autre enfant.

Ses boîtes précieusement gardées recelaient un

passé douloureux. Tout être humain peut se souvenir de ses blessures, même longtemps après la guérison, ne serait-ce qu'à la seule vue des cicatrices qui marquent son corps. Ces boîtes étaient comme des coffrets à blessures qu'elle entassait, au coin d'une pièce.

J'ouvre celle du dessus et trouve un collier fantaisie constitué de petits coquillages. Je l'avais acheté lors de notre voyage de noces et me rappelle avoir vu la mer dans les yeux de ma femme. Elle riait. J'aurais voulu recueillir cette gaieté si transparente. J'aurais voulu assembler ses rires, perle par perle, dans un panier.

Ma femme n'est plus là. Son secrétaire restera fermé à jamais. Dessus, on y trouvait toujours son crayon jaune avec une gomme au bout ; tout cela a rejoint les ténèbres. Sa présence en ce lieu ne sera plus jamais.

Demain une équipe de déménageurs va mettre tous ces objets dans un grand carton, et le bureau disparaîtra.

L'autre jour, mon bailleur m'a demandé : « Pourquoi quittez-vous cet appartement ? Le contrat n'est pas encore terminé ! Vous avez même payé d'avance plusieurs mois de loyer. Ailleurs les prix ont augmenté ! Avez-vous des projets intéressants ? »

Je n'ai su que répondre. Pourquoi donc partir ? J'en découvre la raison seulement aujourd'hui : à

chaque fois que je pénètre dans ce qui fut le bureau de ma femme, j'éprouve une si vive douleur qu'il me serait impossible de l'attendre en demeurant ici. Je vais donc quitter ce lieu définitivement. Est-ce que cela signifie que je ne puis plus l'attendre ?

Non, je ne le crois pas. Il faut que je fasse quelque chose. Je ne peux rester là à me morfondre.

Si je me laissais aller, j'influerais sur la destinée de ma femme en lui jetant un mauvais sort. Car il m'est impossible de considérer comme nulle et non avenue son offense, sa faute, son manquement à mon endroit. Persuadé que je ne dois garder aucun ressentiment envers elle, mon indulgence ne saurait pour autant signifier que je lui concède une quelconque excuse. J'en suis encore trop souvent à la prendre en haine. Ce sentiment violent s'acère comme la lame du couteau que je m'efforce de rendre plus effilée, plus pénétrante. Le dépôt noir de l'acier, il me faudra le laisser s'écouler dans la terre, je le sais. Ce couteau, je n'ai jamais pensé l'utiliser... Je ne puis cependant accepter ce qu'elle m'a fait.

Je m'approche de la fenêtre, lentement. À chaque pas une odeur bizarre frôle mes narines. Un peu comme un relent de renfermé, de naphthaline sortie du fond d'un vieux tiroir. Ou encore, comme une secrète essence que l'on aurait vaporisée sur des fleurs artificielles. Dans tous les cas, ce n'est pas le parfum de ma femme.

le dessin de mes semelles dans le parquet de cet appartement que je vais bientôt quitter. La semaine dernière, je l'ai abandonnée en la plaçant dans un établissement spécialisé. J'aurais pu la tuer, mais je ne l'ai pas laissée vivre non plus.

Je sors de son bureau et découvre enfin l'origine de cette désagréable odeur : ce sont les fleurs sèches, rouges et noires, du couloir. Ce parfum semble flotter comme aux alentours d'une tombe. Je sors.

Avant de nous installer ici, nous habitons un logement situé au sud de Séoul, à proximité de la clinique spécialisée dans les soins contre la stérilité. Au mois de mars de l'année dernière, nous avons emménagé dans ce nouvel appartement. Ce quartier nouvellement construit offre des loyers bien moins élevés qu'ailleurs et nous avons pu disposer d'une plus grande surface d'habitation. Ma femme était ravie d'avoir un bureau à son usage exclusif. L'appartement était propre, l'air était pur. Nous pouvions voir passer les trains au loin. Ma femme semblait surtout très heureuse de s'être éloignée de la clinique et de ne plus avoir à la fréquenter. C'est ainsi qu'elle a formé le projet de décorer notre dernier lieu de résidence avec des rideaux neufs, des plantes et des étagères...

« Quelle couleur veux-tu pour les rideaux ? »

Lorsqu'elle m'a posé cette question, je zappais les chaînes de télévision. Sur le petit écran un groupe de chanteurs a aussitôt disparu pour laisser place à

l'image d'un homme comme moi, assis devant son poste. Derrière lui pendaient des rideaux imprimés de roses, fleurs qui ornaient pareillement le fauteuil.

Le regard toujours fixé sur la télé, c'est en me retournant à demi que j'ai répondu : « Je ne sais pas. Rose, ce serait bien. »

Alors que je m'obstinais avec la télécommande, je suis tombé sur l'image d'un bureau. J'ai subitement changé d'avis.

— Peut-être des stores. Ça fait plus propre.

— Je ne crois pas.

Sa voix avait le ton acerbe d'une riposte. J'ai jeté un coup d'œil vers elle, mais n'ai vu que son dos et son cou blanc et frêle. De nouveau accaparé par le petit écran, j'ai soudain compris que tout ce qui pouvait lui rappeler la clinique lui faisait horreur.

Elle est allée dans la cuisine pour resurgir peu après avec un morceau de pomme piqué sur une petite fourchette qu'elle m'a tendue. Apparemment, elle avait recouvré son calme. Nous avons regardé les dernières informations en silence.

Au moment d'annoncer la météo, le présentateur a pris un air malicieux. En haut et à droite de l'écran est apparu un message annonçant de bienheureuses pluies dans tout le pays et un match de football en soirée, match dans lequel la Corée marquerait probablement une averse de buts. Le visage du présentateur est devenu plus grave. Un nouveau titre s'est mis à défiler : la Maison Blanche décide

de limoger trois de ses plus hautes personnalités. Une seconde plus tard, l'une d'elles est apparue sur l'écran. À son allure, tout dénotait l'intention de prononcer un discours capital. Mais rien. L'homme a seulement déclaré d'une voix grave des choses plutôt futiles.

Ma femme s'est exclamée : « Tous avant lui ont parlé sur ce ton. À les entendre, on dirait que ce sont d'honnêtes gens. »

J'ai fini mon morceau de pomme sans mot dire. Les informations en étaient aux conditions de vie des blaireaux et des coucous. Capturés pendant l'hiver, ces derniers étaient ensuite relâchés dans une zone protégée, celle du *no man's land* démilitarisé entre les deux Corée. Le titre, *Des animaux sauvages*, couvrait largement l'écran.

Ma femme a repris son monologue : « Je ne me souviens pas très bien, mais j'ai lu quelque part qu'en hiver les animaux sauvages doivent être relâchés. Sinon, ils ne peuvent s'endurcir au contact de la nature. »

À partir de ce récit, je savais qu'elle allait en échauffer un autre un peu moins cohérent ; cela ne tarda pas. Elle a poursuivi : « Tu connais l'histoire, celle de l'Américain qui a bien failli se retrouver en justice pour avoir tué un rat. Je l'ai peut-être lue dans un journal, je ne sais plus. Toujours est-il que ce rat avait dévasté son jardin. La Société protectrice des animaux s'en est mêlée et a soulevé

l'opinion. Mais comme le rat est un animal nuisible, aucune poursuite n'a pu aboutir... »

En général, je ne réagissais pas à ce genre de bavardage. C'était sans importance. Du reste, cette narration farfelue m'avait donné envie de me plonger dans les nouvelles de la Bourse. Plus tard, au moment d'aller me coucher, j'ai emporté avec moi un magazine d'actualités. Ma femme, qui lavait les assiettes, est venue me rejoindre quelque temps après. J'ai pris sa main et l'ai mise dans mon pyjama. Elle a un peu ri... Dire que je croyais l'aimer et tout savoir d'elle !

Elle avait suivi des études dans une école commerciale, mais sa préférence allait plutôt aux beaux-arts, notamment la peinture. Lors de sa dernière année de lycée, elle avait pris l'habitude de fréquenter un atelier où il faisait très froid. Sa place habituelle, cet hiver-là, était à côté d'une fenêtre. Sa joue droite recevait la chaleur d'un poêle, la gauche au contraire était exposée au vent glacial qui s'infiltrait par une vitre cassée. Elle s'en était accommodée de son mieux, s'appliquant au dessin avec beaucoup d'ardeur. De temps à autre, des maux de tête la tourmentaient. Elle avalait alors un cachet avec un peu d'eau glacée ; c'était tout.

L'hiver était si rude que ma belle-mère avait entrepris de lui tricoter un chandail. Comme cette

dame n'était pas très douée, son ouvrage se révéla bien trop étroit au passage du cou. Ma femme mit un temps fou pour l'enfiler. Les mailles l'étranglaient comme les doigts d'une main. Elle éprouvait de la peine à respirer, à bouger et le sang lui restait au visage. Ça tombait plutôt mal, son examen d'entrée à l'université ayant lieu le matin même. Mais ma belle-mère était satisfaite de son ouvrage. Pas question donc d'ôter ce pull.

Ma femme ressentit des maux de tête plus intenses qu'à l'accoutumée. Au moment d'arriver dans la salle d'examen, elle entendit ce qui semblait être un bruit d'eau. Au bout du couloir, tout au bout, se trouvait effectivement un lavabo. Ce jour-là, les candidats à l'examen peignaient dans une grande salle et s'en allaient chercher de l'eau dans ce couloir à l'occasion. Le robinet demeurait le plus souvent ouvert. Gênée par le bruit, ma femme demanda au surveillant la permission de le fermer. L'homme ne cacha pas son étonnement.

Le robinet ne coulait plus. Elle revint se mettre à sa toile. Mais, chose curieuse, le bruit recommença à l'agacer. Le surveillant ne la quittait plus du regard, et lorsque lui prit l'envie soudaine d'ouvrir la porte de la grande salle, il la retint avec compassion par le bras.

— Que se passe-t-il, mademoiselle ? La porte est ouverte.

— Mais non ! Elle est fermée.

— Allons, allons ! fit-il en lui tapotant l'épaule.

Détendez-vous!

Elle jeta brusquement son pinceau et fut prise de cris et de suffocations avec un besoin furieux de déchirer son chandail : « L'eau ! Le bruit ! L'eau fuit ! Il faut fermer le robinet ! La porte, la porte ! Fermez la porte, je vous en prie !... »

Elle se réveilla à l'hôpital, celui même de l'université où se déroulait l'épreuve. Le médecin avait diagnostiqué un stress d'examen, sans plus. Sa maladie était à l'évidence une dépression nerveuse. On la fit dormir. Elle ne se réveillait que pour avaler des médicaments à des heures régulières.

J'ai encore en mémoire ce drôle de récit qu'elle m'avait fait un jour. À son habitude, elle avait commencé par dire :

— Je ne me souviens pas très bien... C'est l'histoire d'une jarre, une histoire qui rappelle celle du chien de Pavlov dressé à réagir à une sonnerie.

— Une jarre ! dis-je avec étonnement.

— Oui. Elle est fermée et n'a que le réflexe d'ouvrir son couvercle pour avaler quotidiennement des médicaments et donc de ne sécréter de la salive qu'à ce moment-là.

Je mis du temps pour comprendre où elle voulait en venir : son passage à l'hôpital lui avait appris à réagir mécaniquement, mais rien n'avait changé dans sa vie ordinaire. Et j'eus le sentiment qu'elle se représentait comme semblable aux autres.

Après ses études, elle avait trouvé un travail de standardiste dans une PME d'import-export. Et, bien que son salaire fût dérisoire, elle avait pu économiser régulièrement une partie de ce qu'elle gagnait. Puis elle m'avait rencontré.

Je n'ai jamais été un mari exigeant, sauf pour les petits plats. Sur ce point, je reconnais que, sans être un fin cordon-bleu, ma femme cuisinait correctement. Ses plats ne variaient guère, mais elle savait régler le feu, faire de bonnes soupes et bien cuire le poisson. Ses omelettes à la poêle étaient bonnes, bien fermes et moelleuses à l'intérieur. Par ailleurs, elle avait l'art du rangement. Tout me tombait exactement sous la main : les brosses pour les chaussures et les habits, les piles de rechange, ma boîte à outils et le reste. Dans la salle de bains, il y avait toujours des serviettes propres et, dans le réfrigérateur, des glaçons neufs que n'imprégnait pas l'odeur de nourriture.

Ma femme sortait peu et n'aimait pas recevoir. L'année de notre mariage mes parents émigrèrent au Canada, où mon frère aîné vivait déjà. De son côté, elle s'était éloignée de sa famille et, à ma connaissance, elle avait peu d'amis, sinon cette femme un peu exubérante qui un beau jour lui avait offert une layette et une autre, employée d'une compagnie d'assurances. C'était tout. Il n'y avait donc personne qui pût s'entremettre dans nos

affaires de couple – comme c'est généralement le cas dans les familles coréennes.

Quand ma femme était seule, elle s'occupait de nettoyer et de ranger l'appartement. De temps à autre, elle se mettait à son bureau pour feuilleter des magazines ou des journaux. Elle aimait bien ce bureau. Ses lectures étaient variées. Il me semblait toujours qu'elle ne lisait pas comme les autres gens qui se cultivent ou se forment à travers les livres. Elle ne gardait en mémoire qu'une infime partie de ce qu'elle avait lu. Comme par ailleurs elle était consciente d'interpréter le contenu de ses livres à sa manière, elle commençait toujours ses histoires en disant : « Je ne sais pas si ma mémoire est bonne, mais... » En vérité, elle préférait ranger ses livres dans ses boîtes pour mieux les oublier. En dehors de la lecture et du rangement, elle dormait pratiquement toute la journée.

Si je l'appelais du bureau, il lui arrivait souvent de ne pas me répondre.

Un soir je lui ai demandé : « Comment se fait-il que tu dormes si profondément ? » Elle m'a répondu : « Quand je commence à regarder le bas des immeubles, je m'endors très vite. » Elle s'est tue un moment, puis a repris : « Tu vois : les blocs d'immeubles bien alignés, les terrains de jeux pour enfants, les parkings et les rues, les gens devant les petits commerces qui vont et viennent avec un sac en plastique à la main, et puis le ciel aussi qui ne

change jamais et même l'air qu'on respire... Eh bien pour moi, tout est pareil. »

J'ai soupiré.

Partie comme elle l'était, je savais qu'elle en aurait pour la soirée. Elle a continué de se lamenter : « Aucun chemin, tout est clos dans ces immenses bâtiments. J'aimerais bien me promener, mais c'est impossible. Il n'y a que des impasses. Rien n'est fait pour les piétons. Les rues appartiennent aux voitures. À chaque fois que je sors je me fatigue vite, si vite que cela m'oblige à rentrer aussitôt pour aller me coucher. »

Elle avait le sommeil profond. C'était étrange. Elle succombait au sommeil diurne aussi bien quand elle était malade que lorsqu'elle avait des soucis ou qu'elle était en colère. Je me souviens d'un dimanche où je m'étais mis en rogne. Après une grasse matinée, en me levant, j'avais trouvé mon journal déchiré à la rubrique économie.

« Pourquoi tu as fait ça ? Je ne l'ai même pas lu ! »

Elle m'a répondu que rien de grave ne s'était passé et qu'elle s'excusait de ce petit saccage. Sur les nerfs pour avoir été désigné, l'avant-veille, chef d'équipe d'un nouveau projet dans mon entreprise, je n'étais guère en mesure d'écouter les piètres excuses de ma femme.

« Bon. Ça va. Tais-toi ! », ai-je dit d'une voix forte.

Surprise, elle n'a pas bronché. Elle s'est simplement mise à passer l'aspirateur. Je me suis habillé

et suis sorti.

J'ai cheminé jusqu'à l'enseigne d'un salon de coiffure où je suis entré. Une fois mes cheveux coupés, je me suis senti un peu mieux. J'ai acheté des choux à la crème dans la pâtisserie d'à côté, et j'ai pris le chemin du retour.

Parvenu devant ma porte, j'ai sonné plusieurs fois, en vain, avant de fouiller mes poches. Malheureusement, j'avais dû oublier ma clé dans l'une de mes vestes. Je suis sorti de l'immeuble et me suis dirigé vers une cabine téléphonique. Comme personne ne décrochait, je suis vite remonté pour sonner à la porte de mon voisin. Celui-ci m'a ouvert, l'air ahuri. Je lui ai demandé s'il acceptait que je passe par son balcon afin de gagner le mien. Il m'a fait signe que oui. Sur son balcon, j'ai pu constater que la distance entre les deux garde-fous était tout de même assez importante. Mon voisin a eu alors la gentillesse de me laisser utiliser son téléphone, mais toujours aucune réponse. Les palpitations de mon cœur dominaient le bruit de la sonnerie et je respirais si puissamment qu'on eût dit que mon blouson se gonflait et se dégonflait sous l'effet d'un soufflet. C'est avec une impatience fébrile que je me suis alors mis en quête d'un numéro de serrurier dans l'annuaire ; mes mains tremblaient comme des feuilles en automne. Le gars est arrivé peu de temps après avec une boîte à outils accrochée à l'arrière de sa moto ; mais il ne pouvait rien faire : ma femme

avait poussé le verrou. Cette fois, mon désir de la retrouver était si intense que j'ai voulu passer par le balcon sans plus hésiter une seconde. Mon voisin a tenté de m'en empêcher en me retenant par le blouson. J'aurais certainement trouvé la mort en bas de notre huitième étage, si le serrurier n'avait hurlé qu'il allait défoncer la porte.

Un bon coup d'épaule, et celle-ci s'est ouverte avec fracas. Ma femme dormait juste derrière, repliée sur elle-même, dans son fauteuil.

On sait qu'il y a en certains lieux quelqu'un qui vous attend, quelqu'un dont on n'a pas conscience. Lorsque j'y y pense, j'en demeure encore interdit.

Elle dormait toujours, recroquevillée sur elle-même près de ses pauvres boîtes, comme pour se protéger d'un monde qui la blessait. Dans cette posture, elle finissait par ressembler à ses boîtes.

Un jour, elle s'est écriée : « Tout se fane chez nous ! » Elle tenait d'une main un bol de riz, sec comme peut l'être le sable du désert. En me montrant une petite assiette, elle a ajouté : « Regarde cette sauce de soja ! »... Tout s'était effectivement évaporé, il ne restait que le sel. Puis elle s'est mise à hurler : « Même les pommes se ratatinent au bout d'une nuit. Le ciment des murs absorbe toute l'humidité. Moi aussi, je me fanerai un jour. Je sens l'eau de mon corps s'en aller. »

Selon moi, elle n'ouvrait pas assez souvent les

fenêtres pour aérer, l'humidité du dehors n'entraîne pas. Je lui ai proposé d'acheter un aquarium. Elle a sursauté et s'est exclamée : « Tu as raison. J'ai entendu dire aux informations que dans les appartements, l'eau des aquariums s'évapore vite. Les murs du nôtre vont tout absorber. Ce ne sont pas des murs. Mais des éponges... »

Le lendemain, j'ai commandé un humidificateur pour intérieur. Comme je voulais lui faire une surprise, on est venu le livrer alors que j'étais au travail. Elle n'a pas même ouvert le carton. Selon elle, ce genre d'appareil ne s'utilise qu'en clinique. J'ai préféré ne rien dire, mais je bouillais. Son comportement m'irritait en toutes choses. Mais je me suis tu, car j'avais pour principe de préserver la paix entre nous ; c'était un compromis.

Comme je l'ai dit, elle me racontait toutes sortes d'histoires abracadabrantes qui du reste ne m'intéressaient guère. Un jour, j'ai eu droit à celle des coqs qui chantent du matin jusqu'au soir : « Tu vois, ajouta-t-elle, aujourd'hui tout le système écologique est perturbé. Même les chiens et les chats s'entendent bien. »

Sans détacher mon regard de la télé, j'ai hoché la tête pour montrer que je l'écoutais.

Sauf incidents de ce genre, notre vie au quotidien était plutôt tranquille. Ma femme était redevenue